

Nelson Melody



Fengas

Chapitre 25 : Boulevard of Broken Dreams

Ce n'est que trois jours après mon entrevue avec Nelson sur le toit de sa maison, que je décidais d'y retourner, accompagnée cette fois-ci de mon frère. Durant ces trois journées, je n'avais rien à faire hormis passer du temps sur le site et m'abreuver des connaissances et trouvailles de sa communauté. Lila était chez sa mère et sa copine à Strasbourg et nous ne communiquions que par le biais de quelques sms irréguliers. Matthias était encore en vacances avec son groupe d'amis dans une autre région ensoleillée d'Europe dont j'ai aujourd'hui oublié la localisation. Il n'y avait vraiment pas grand-chose à faire et il était hors de question pour moi de participer à une de ces animations mises en place par la mairie du village-banlieue pour occuper les jeunes durant l'été.

C'est la veille de notre visite chez Nelson Melody que Flavien reçut sur la boîte mail du site une demande de plusieurs médias d'informations ainsi que d'une radio nationale pour faire un sujet sur notre action. Je trouvais l'idée sympa, mais Flavien me fit remarquer – à juste titre – que nous n'avions pas besoin de ça. Avec le recul, je pense que nous avons bien fait de refuser ces sollicitations. Le flux d'informations dont nous abreuvaient tous les médias aurait sûrement fait rentrer notre site dans la catégorie de l'épiphénomène et aurait sûrement attiré beaucoup trop de monde, bien trop rapidement, au risque de décourager les premiers visiteurs du site qui ne se seraient plus sentis chez eux. En prenant la décision de refuser ces sollicitations, la progression de l'affluence sur le site a augmenté de manière bien plus lente que celle que nous aurait permis la couverture médiatique que l'on nous proposait alors. Nous avons privilégié la continuité sans artifice afin d'éviter une évolution trop irrégulière pour qu'elle puisse être réellement saine et viable. Nous ne prîmes même pas la

peine de répondre aux mails. En vérité, je n'avais pas le courage de le faire, et Flav était trop impatient et préoccupé à l'idée de rencontrer Nelson Melody pour penser de manière constructive à quoi que ce soit d'autre.

Je vous laisse donc imaginer l'ampleur de sa déception lorsque nous nous trouvâmes tous deux, face au portail de la propriété de Nelson Melody restant clos malgré nos appuis répétés sur la sonnette. J'escaladais donc une nouvelle fois le muret afin d'aller vérifier si Nelson n'était pas dehors et donc potentiellement en incapacité d'entendre la sonnette. Ce n'était pas le cas. C'est en voyant la gamelle du chat quasiment remplie à ras-bord que l'idée qu'il soit une nouvelle fois parti se promener fit jour en moi. J'en fis part à mon frère et lui promis que nous reviendrions le lendemain.

Mais le lendemain emporta également son lot de déception lorsque nous nous retrouvâmes, une fois encore, devant un portail clos, des portes fermées et une gamelle remplie de pâté pour chat. En repartant ce jour-là, il me semblait alors que le temps avait une nouvelle fois stoppé son cours sur cette maison. Même Râ semblait avoir disparu. Pourtant le fait que sa pâté soit entamée prouvait que le félin était passé par là.

Puis nous essayâmes notre troisième échec consécutif. Une fois rentrée chez moi, je commençais à sérieusement m'inquiéter et envisager d'autres possibilités à ces absences de Nelson. Peut-être avait-il eu un souci en tentant de se rendre une nouvelle fois dans ces carrières à Ensoulesse ? Peut-être les avaient-il atteintes et ne voulait plus en partir ? Peut-être y avait-il fait une mauvaise chute ? Mon air soucieux interpella mon frère. Il finit par me demander ce qui m'inquiétait et je répondis à sa question sans aucun détour. Il suggéra alors de nous rendre plus tôt le lendemain chez Nelson Melody et s'il ne s'y trouvait pas, de nous rendre alors dans ces carrières en espérant l'y rencontrer. J'acceptais l'idée. De toute façon, je n'avais rien de mieux à faire. Que cela soit pour occuper ma journée, ou

pour tenter de revoir Nelson Melody.

Je n'avais pas oublié ce que m'avait dit Nelson la première fois où nous avons parlé d'Ensoulesse et de ses vieilles carrières désaffectées. Il m'avait fait part de son souhait de voir son âme s'y réfugier en cas d'existence d'une quelconque forme de perpétuation de l'existence après la mort. C'était après que nous ayons constaté lui et moi que nous ne connaissions pas le même Ensoulesse, le sien étant resté figé conformément à l'image de ses souvenirs d'enfance et d'adolescence. J'eus alors peur pour Nelson Melody. Peur qu'il ait réussi à atteindre le but de son voyage sans pour autant trouver ce qu'il venait y chercher. En effet, qu'il y a-t-il de plus horrible que d'atteindre un objectif et qu'il ne nous apporte pas les rançons attendues ? De se rendre compte que les moyens que l'on a mis en place n'étaient pas nécessaires ? C'est sur ces questions que je m'endormis sans pouvoir y apporter de réponses.

Le lendemain, mon frère et moi partîmes juste après avoir terminé notre déjeuner. Nous étions impatients sans vraiment savoir pourquoi. Était-ce parce que nous avions la conviction de tomber sur Nelson Melody avec cette arrivée plus précoce à son domicile, ou bien était-ce la perspective d'avoir à chercher un lieu que tout le monde a oublié ? Peut-être les deux, peut-être aucune. Durant le trajet, Flavien ne s'arrêta pas de chanter une chanson que j'avais déjà entendu mais dont je ne me rappelais pas l'auteur. Il s'agissait en fait de « Envole- moi » de Jean-Jacques Goldman. « À coup de livre, je franchirais tous ces murs », je trouvais que cette phrase incarnait bien ce que nous étions en train de faire avec les McFly's. Même s'il n'existait – pour ainsi dire – plus aucun livre, nous cherchions à recenser et partager toutes les œuvres oubliées afin d'en faire profiter le plus grand monde et essayer de nous sortir de ce monde qui ne nous convenait pas. C'est à cet instant que je me dis que si je parvenais à

terminer et faire éditer ce que j'étais en train d'écrire, alors j'adorerais qu'il finisse en format livre. Je ne savais pas si ce serait possible, mais je me mettais à rêver de cela tandis que mes pas se mettaient à résonner sur le macadam reliant ma maison à celle de Nelson Melody.

Nous fîmes une nouvelle fois choux blanc. Le portail ne bougea pas, tout comme la porte d'entrée. La seule variante au portrait habituel fut le contenu de la gamelle du chat qui semblait encore plus remplie que d'habitude. Sans avoir à nous le dire, nous prîmes la direction d'Ensoulesse et de ses carrières. Nous passâmes par une grande vallée, dont les contours avaient été presque intégralement reboisés et donnaient à voir des centaines d'arbres plantés de manière régulière et alignés au centimètre près, comme une quelconque autre construction humaine post-industrielle, comme l'aboutissement d'une réflexion sur le naturel appliquée à grande échelle.

Une fois devant le panneau « Ensoulesse », les champs d'arbres s'arrêtèrent net pour laisser place à des résidences qui, de visu, devaient être âgées d'une vingtaine d'années. Celles-ci étaient alignées là comme les arbres se trouvant tout juste à quelques mètres. Dès la première intersection, la route s'élargissait et, en nous enfonçant dans Ensoulesse, finirent par arriver les premiers parkings et autres grands magasins. Le passage des voitures se faisait de plus en plus soutenu et nous dûmes alors nous contenter des trottoirs pour marcher. Nous nous rendîmes rapidement compte que nous ne savions pas exactement où chercher ces carrières dans Ensoulesse. Nous avions espéré le trouver cette fois-ci chez lui ou au moins le rencontrer sur le chemin mais cela n'avait pas marché. Flavien se mit alors à chercher sur internet à partir de sa tablette une quelconque référence aux carrières d'Ensoulesse et ne finit par trouver leur emplacement que dans les archives de Google Map.

Sur le moment, aucun de nous d'eux n'eut l'idée de vérifier à quoi

pouvait bien ressembler ces carrières aujourd'hui sur les photos satellites en relief les plus récentes dont disposait à cet instant ce site. Nous ne commençâmes à entrevoir l'issue de notre périple qu'en nous rapprochant de cette partie d'Ensoulesse où les bâtiments, construits entre de gigantesques piliers de béton surarmés, se voient privés de soleils par la gigantesque autoroute 10 voies reliant Paris à Madrid.

Derrière la vaste cité résidentielle de Bas-Ensoulesse, se trouvait un monticule, un relief, qui bizarrement semblait recouvert d'une végétation désordonnée, ce qui constituait quelque chose de rare à voir si proche d'habitations. Il était surplombé également par la gigantesque autoroute franco-espagnole et apparaissait, malgré l'ombre le recouvrant, comme une tache, quelque chose de voyant dans ce paysage aux attraits de modernité. Nous ne fûmes étrangement pas étonnés de constater sur la tablette de Flav, qu'il s'agissait de l'endroit où semblait se situer ces carrières.

Le moyen le plus rapide pour rejoindre ce monticule semblait être de passer au travers de la cité résidentielle. Malheureusement, celle-ci était cerclée à ses extrémités d'un mur en simili-crépi de deux ou trois mètres. Le genre d'obstacle que l'on ne pouvait tenter de franchir sans se blesser ou se faire remarquer. Toujours scrutant sa tablette, Flav se rendit compte de l'existence d'un ancien chemin qui semblait longer la cité résidentielle par la gauche. Nous approchant, nous avons alors constaté qu'il était toujours bien là, caché entre le mur entourant la résidence et la forêt artificielle de rigueur. En fait s'il était toujours existant, celui-ci semblait réduit au moins de moitié comparé à ce que nous donnait à voir les vieilles photos satellites. Loin de nous décourager, nous nous y engageâmes avec la sensation d'être en partance pour l'exploration d'une quelconque contrée inconnue.

Ce ne fut qu'après 5 minutes de marche que nous arrivâmes au pied

du monticule. À sa base trônait un vieux panneau totalement décoloré par le temps et à quelques mètres sur sa gauche se trouvait également une sorte de structure métallique sphérique n'excédant pas les 1m70 et dont les inscriptions étaient elles aussi devenues illisibles. Entre ces deux objets, une végétation disparate laissait entrevoir un léger sillon, comme une ouverture, un chemin montant jusqu'en haut du monticule. Nous l'empruntâmes sans vraiment nous poser de questions. Plus nous semblions nous approcher de notre but, plus nous nous rapprochions de l'autoroute et plus nous entendions le bruit de ces voitures électriques. Ces dernières produisaient de ces sons qui ne vous sont pas désagréables à l'oreille en étant stridents, mais de ceux qui par leur lourdeur, vous prennent aux tripes au point de finir par vous envahir quasi-intégralement tel un sourd vrombissement généralisé.

Une fois arrivés au sommet de la butte, nous vîmes alors quelque chose qu'aucun membre de notre génération n'aurait pu imaginer. Encore essoufflés par la montée que nous venions de surmonter, nous avions peine à croire ce qui se donnait à voir devant nous. Un vaste amas d'ordures jetées par-ci par-là de manière purement désordonnée remplissait l'espace qui devait être les fameuses carrières de Nelson. Pêle-mêle, on y voyait de vieux objets électroniques, des bouts de métaux et, chose impressionnante, des quantités pharamineuses de papier. À nos pieds étaient rassemblés ce qui restait de l'ancien monde, un des stigmates que son mode de fonctionnement aux finalités uniquement économiques avait pu causer. Nous avions entendu parler des « décharges publiques » mais pas comme de quelque chose de palpable et existant, non. Nous en avions entendu parler dans un registre appartenant au légendaire, comme quelque chose trop horrible et stupide pour que l'homme l'ait vraiment mis en place, un peu comme ces chambres à gaz dont parlent nos cours d'histoires.

Et là, le passé nous avait rattrapé. Nous avons été capables de souiller des lieux, les sacrifiant sur l'autel de la productivité et du profit, en complète omission d'un potentiel et probable impact écologique. À cet instant, je me surpris à prier un de ces Dieux qui n'existent plus que dans la sphère privée de certains foyers mondiaux, ceux qui avaient été remplacés dans la sphère publique par l'équilibre sociétal ambiant. Je leur demandais de faire en sorte que Nelson Melody ne voit jamais ses vieilles carrières dans cet état. Privées de soleils et ensevelies sous des tonnes de déchets telle une poubelle à ciel ouvert et dont le couvercle n'était autre que l'oubli collectif volontaire des erreurs passées. Flavien pleurait. Plus tard il me confiera avoir douté à cet instant de ce que nous défendions avec les McFly's. Le jeune garçon qu'il était n'avait pas intégré la possibilité que tout était loin d'avoir été positif dans la période que nous exhumions alors par le biais du web. bercé de l'équilibre sanctifié par notre société, il n'était jusque-là pas parvenu à saisir que le passé était constitué d'une symétrie quasi-parfaite entre le bien et le mal, l'espoir et le désespoir, le beau et l'horrible.

« Partons, Nelson n'est pas là, nous n'avons rien à faire ici.

-Où allons-nous ?, demanda alors Flavien.

-Toi, tu vas rentrer à la maison, mais moi je vais attendre Nelson chez lui, je veux savoir ce qu'il fait de ses journées, ça ne lui ressemble pas de s'éloigner aussi longtemps. »

Flavien ne tenta même pas de protester. Il se contenta de tourner le dos à cet horrible spectacle et de commencer à redescendre par le même chemin que celui dont nous étions arrivés. Absorbés par nos réflexions d'alors, nous n'échangeâmes pas un mot durant tout le trajet du retour. L'espérance était partie, Nelson Melody n'était pas dans ces carrières, et n'était pas non plus sur le chemin de ces dernières.

Je me mis à penser au pire. Peut-être lui était-il arrivé quelque chose ? Quelque chose de grave, comme se faire enlever ou renverser par une voiture ? Mais cela n'était jamais arrivé à Montamisé depuis ma naissance et semblait véritablement invraisemblable. Alors, je me mis à imaginer un Nelson Melody qui, découvrant tous les avantages du monde d'aujourd'hui, avait fini par renier ses années d'isolement et essayait de s'intégrer à tout ceci. Peut-être le fait d'avoir parlé de cette Lisa dont il était éperdument amoureux lui avait donné l'envie de la retrouver ? Peut-être même était-il à cet instant avec elle ?

Pour lui, j'aurais aimé que cela soit le cas. Pour lui, j'aurais aimé qu'il la retrouve et qu'il lui raconte son histoire et qu'elle s'en veuille peut-être un peu, mais pas trop quand même. Pour lui, j'aurais aimé qu'il lui dise qu'il n'a jamais cessé de l'aimer, pour qu'elle l'entende pour la première fois directement, sans passer un quelconque réseau social ou autre moyen de communication doté d'un écran. Pour lui, j'aurais aimé qu'elle s'excuse de ne jamais lui avoir donné une chance, qu'elle s'en veuille en prenant conscience de la portée des sentiments qu'il a pour elle. Pour lui, s'il était vraiment parti à sa recherche, j'espérais alors que quoi qu'il trouve, cela soit positif pour lui, parce qu'il ne méritait vraiment pas le destin qu'il s'était infligé, il ne méritait pas d'avoir dépensé le temps qui lui était imparti de cette manière-là. Pour lui, j'espérais qu'il connaisse tous les plaisirs possibles jusqu'à ce que la mort vienne le prendre, comme un palliatif à tous ceux qu'il s'était interdit de connaître dans sa prison sans barreaux.

Une fois arrivée devant la propriété de Nelson, Flavien poursuivit son chemin et moi je m'arrêtais afin d'escalader de nouveau le muret. Le seul élément donnant des signes d'altérations dans la maison était la gamelle de Ra qui se vidait et se remplissait, c'est ainsi que je pris la résolution d'attendre Nelson Melody dans sa véranda en lisant un des livres présents

en son sein. Fouillant dans les tas se trouvant au bas des étagères maintenant vides, je finis par prendre celui qui dont le nom m'inspirait le plus. Il s'agissait de « La possibilité d'une Ile » d'un certain Michel Houellebecq. J'aimais beaucoup le style d'écriture, même si je trouvais qu'il parlait beaucoup trop de sexe et de manière assez crue. Aujourd'hui, tandis que j'écris ces lignes, ce style ne me choquerait plus mais ce n'était pas le cas en 2063 où le sexe – comme toute autre chose – était autant diffusé qu'aseptisé. Ce qui me plaisait le plus dans ce livre, c'est qu'il jouait à imaginer un futur possible, cohérent avec pour finalité de faire passer un message, un peu comme Fahrenheit 451 ou Matrix, un peu comme toutes ses œuvres que nous n'aurions plus su faire en 2063.

C'est au milieu de cette lecture que je fus surprise par l'arrivée d'une voiture dans l'allée goudronnée. Il s'agissait d'une de ces voitures dernier cri avec une autonomie électrique perpétuelle et au design moderne. Je posais le livre et me levais de ma chaise tandis qu'un homme d'une quarantaine d'année sortait de l'engin. Il était propre sur lui, habillé très classe et sa coiffure parfaitement laquée et figée dans des orientations semblables à celles de 80% des hommes de son âge. En le voyant s'avancer vers la porte aux verres fumés de la véranda, ce qui me frappa le plus fut la confiance en lui qui semblait se dégager de son apparence globale mais aussi et surtout de son attitude générale, que cela soit dans son regard ou dans sa démarche. Cette apparence générale fut alors brisée l'espace d'un instant par l'effet de surprise que suscita chez lui ma présence dans la véranda. Il reprit rapidement pied et m'interpella avec un ton incisif.

« Qui es-tu ? Tu n'as rien à faire ici gamine ! » Il en fallait plus pour m'impressionner.

« Non, vous qui êtes-vous ? C'est vous qui n'avez rien à faire ici. Vous êtes

sur une propriété privée ici !

- Je ne me suis pas bien fait comprendre ? Cela ne me fait pas rire du tout. File d'ici avant que j'appelle la police.

- J'ai le droit d'être ici, je suis chez un ami ! Ce qui n'est pas votre cas ! » Dans un premier temps, ma remarque sembla légèrement l'interloquer. Puis cet étonnement laissa place à un rire, retenu mais néanmoins franc. Il reprit la parole.

« Je crois que tu t'es trompée de maison pour tenter ce genre de mensonges. Le vieux qui habite ici n'a pas d'amis, et encore moins de ton âge.

- Et bien vous me voyez au regret de vous dire que c'est vous qui vous trompez car je suis bien l'ami de Nelson Melody qui habite ici. »

Complètement pris au dépourvu, il sembla être peiné de ne pas comprendre ce qui se cachait derrière mes propos.

« Cela ne prouve rien ! Tu as pu tomber sur son nom et son adresse sur internet.

- Voyons, si vous connaissez vraiment Nelson, vous êtes au courant qu'il s'est toujours évertué à rester en dehors du monde et qu'il est impossible qu'il ait pu laisser son nom apparaître sur un quelconque site internet. »

Temps d'hésitation.

« Humm, effectivement... J'ai du mal à le croire, mais il semblerait que ce vieux fou ait fini par se lasser de sa vie d'ermite pour parler avec quelqu'un. Définitivement, je ne comprendrai jamais ce mec.

- Cela ne répond pas à ma question.

- Laquelle ?

- Qui êtes-vous, et que venez-vous faire ici ?

- Oh, moi je m'appelle Ethan, et je rends service à mon vieux père en venant nourrir le chat du malade mental dont il n'a pas eu de nouvelles

depuis une trentaine d'années et qui a finalement repris contact avec lui car hospitalisé et sur le point de mourir.

- Pardon ? Nelson est en train de mourir ?

- Désolé de te l'apprendre comme ça ma petite, mais oui. Il a attrapé une de ces vieilles maladies qu'on appelle « cancer ». Tu ne le sais peut-être pas mais quand on ne le soigne pas, ça se généralise et on n'a aucune chance d'en réchapper. C'est son cas...

Tout se raidit en moi. Mes muscles, mes neurones, tout se bloqua d'une traite. Nelson n'était donc pas parti retrouver la fille qu'il avait toujours attendu, il était hospitalisé et au bord de la mort. Quand je pris bien conscience des contours de tout ce que cela impliquait, la fin de l'existence effective de cet être et la fuite vers un inconnu de tous ses souvenirs, de toutes ses connaissances, je m'affalais sur le siège en plastique où j'étais assise quelques instants plus tôt. Il s'agissait de la première fois que j'avais à faire à la mort prochaine d'une personne partageant mon quotidien. Je ne savais pas comment réagir, je ne comprenais pas toutes les réactions de mon corps et de mon esprit. Je me sentais mal, très mal. Je revis alors toutes ces fois où il toussait, ce sang qui une fois était sorti de sa bouche. J'avais occulté cela, sans bien savoir pourquoi, comme si l'essentiel, à chaque fois que je le rencontrais, était ailleurs. Je m'en voulais de ne pas avoir insisté à chaque instant, je regrettais de ne pas lui avoir lancé d'ultimatum.

Constatant mon malaise, l'homme sembla prendre la mesure de mon attachement à Nelson Melody.

« Vous étiez proche ?

- Je pense oui. Il faudra lui demander mais pour moi il l'était. Aujourd'hui je suis même allée à pieds voir dans les vieilles carrières d'Ensoulesse s'il ne s'y trouvait pas. Et comme il n'y était pas, je me suis mis à m'imaginer

qu'il était parti retrouver la fille dont il était amoureux.

- Il t'a parlé de « sa Lisa » ?

- Oui. Mais... le fréquentiez-vous aussi pour connaître l'existence de cette fille ?

- Non, mais mon père en a beaucoup voulu à cette fille d'avoir fait ce qu'elle a fait à son ami. Je l'ai souvent entendu l'insulter de tous les noms lorsqu'il nous arrivait de parler de Nelson. Il la considérait responsable de son isolement.

- C'est-à-dire ce qu'elle a fait ? De ne lui avoir jamais laissé sa chance ?

- Non, d'avoir complètement coupé les ponts avec lui. Il ne t'avait pas raconté cela ?

- Mais non, Nelson m'a raconté que c'était lui qui avait coupé les ponts avec elle en la voyant au bras d'un autre homme. »

Mine surprise de mon interlocuteur.

« Alors, ma grande, je ne sais pas pourquoi il t'a raconté cela, mais il ne s'agit pas de la vérité.

- Et quelle est la vérité selon vous ?

- Elle lui en a voulu pour ce qu'il avait écrit dans son roman.

- Dans son roman ?

- Oui dans celui qu'il a écrit. Un vrai putain de grand succès à ce que m'a raconté mon père. Il avait même réussi à en vendre les droits d'adaptation à un studio mais le projet n'a jamais abouti et a sombré dans l'oubli, comme son roman d'ailleurs. Mais bon, ça lui a permis de toucher de l'argent, de le placer au bon moment et de réussir à vivre là-dessus jusqu'à présent.

- Vous êtes sûre que l'on parle bien du même Nelson Melody ? Celui qui ne finit jamais rien de ce qu'il entreprend ?

- Oui, nous parlons bien du même. Mon père m'a dit aussi qu'il avait cette mauvaise habitude, mais apparemment il a réussi à écrire un bouquin sur ce qu'il ressentait pour cette fille. Un bouquin où il utilisait très clairement son prénom. Apparemment elle lui aurait demandé de changer ça, il a refusé et elle s'est barrée en lui faisant comprendre que ce n'était plus la peine d'essayer d'avoir de ses nouvelles. Le succès du livre n'a pas dû contribuer à la faire revenir

sur sa décision. Comment s'appelait ce bouquin déjà ? Un truc qui finissait en « ute », avec un

« o » au milieu. Enfin bref ça ne me revient pas, tant pis. »

Pourquoi Nelson Melody m'avait-il menti ? Quel intérêt avait-il eu à me mentir sur ce sujet ? Avait-il eu peur que je ne le trouve pas assez malheureux ? Avait-il peur que je trouve ridicule de faire un livre, d'avoir le début d'une destinée mais de la refuser par désespoir amoureux ? En même temps, j'étais assez bête pour vraiment avoir cru au fait qu'il avait été oublié par la société au point d'occulter la question de ses moyens financiers. Je n'avais pas ouvert les yeux. Reprenant finalement mes esprits, je relançais la discussion.

« Mais votre père a fini par accepter le comportement de Nelson ?

- Il n'a pas eu vraiment le choix. À la fin, il ne lui ouvrait même plus le portail à l'entrée. Puis, l'entreprise de gestion de biens de mon père s'est développée et nous avons dû déménager à Bordeaux. Si je suis sur Poitiers aujourd'hui, c'est pour gérer la filiale de secteur de l'entreprise de mon père. D'ailleurs 60% des biens que je gère ici, appartiennent à ce vieux fou. Il s'assoit sur un bon petit pactole mais vit comme une chauve-souris dans sa grotte. Non, vraiment, je ne pourrais jamais le comprendre. Et dire qu'il aurait dû être mon parrain.

- Ah Nelson m'a déjà parlé de ça.

- Parlé de quoi ?

- De l'histoire de votre parrainage.

- Ah. Et bien dans le coup je suis le seul de ma famille à ne pas avoir de parrain et de marraine. Mon père s'est toujours refusé à organiser mon baptême sans qu'il soit là.

- Votre père l'aime beaucoup ?

- Pour des raisons qui m'échapperont toujours, oui, même après toutes ses années. J'ai vu mon père pleurer pour la première fois de sa vie l'autre soir lorsqu'il m'a appelé pour me demander de venir remplir tous les jours la gamelle du chat.

- C'est... touchant.

- Bof, je trouve ça mielleux toute cette amitié. Mais bon au final, mon patron me demande de faire, et je fais, le reste, je m'en branle. »

Chapitre 26 : Cargo Culte

J'avais été obligé de mentir à cet Ethan afin qu'il consente à me donner les clés de la maison. Je lui avais raconté que j'avais laissé des affaires à moi lors de mon dernier passage et il avait fini par tout gober sans poser plus de questions. Tandis qu'il remplissait la gamelle du chat, je pénétrais dans la maison. Logiquement, rien n'avait bougé depuis mon dernier passage. Tout était encore en désordre. Je me rendis devant le petit meuble où Nelson Melody conservait ses écrits, j'entrepris de l'ouvrir et de commencer à fouiller.

Tout était là, tous ses écrits, parfois tenus entre eux par une agrafe, parfois avec un nom, parfois sans l'un et l'autre. Je lus quelques lignes, outrepassant le fait qu'il me l'ait toujours interdit. Cela me plut. Je finis par regarder où s'arrêtaient les histoires et à chaque fois celles-ci se voyaient interrompues au milieu d'une phrase, parfois même au milieu d'un mot. C'est ainsi que je finis par trouver un tas de feuilles qui n'était pas reliées mais qui avaient cependant un titre : « Andréa ». Je compris instantanément. La lecture rapide de certains passages tua dans l'œuf toute potentielle forme de doute en moi. Nelson Melody écrivait notre histoire.

Tout y figurait, de notre rencontre jusqu'à notre dispute du mois de juin, Nelson avait tout rapporté. Et là, l'histoire ne s'arrêtait pas au milieu de quelque chose, elle s'arrêtait à la fin d'un chapitre, celui de notre discussion sur le toit. Peut-être l'avait-il fini ? Peut-être souhaitait-il faire terminer notre histoire sur ce passage-là ? C'est sur ces interrogations qu'Ethan rentra dans la maison et m'indiqua qu'il allait bientôt partir. Je laissais les feuillets en désordre et bondis lui demander s'il pouvait m'emmener à l'hôpital afin que je puisse voir Nelson. Je n'avais qu'une seule envie, c'était de le revoir et même en cas de refus, je m'y serais

rendue en bus ou en marchant. Par chance et malgré l'air désabusé qu'il adopta, il accepta sans aucune forme de protestation. Il ne devait pas s'être posé la question de mon âge. S'il avait su que j'étais mineure, je pense que sa réponse aurait été différente.

Dans sa voiture, je pris le temps d'une réflexion. Encore une de celles que l'on peut avoir sur le temps qui passe. Voyant dehors tous ces gens marcher, s'occuper, s'animer en quelque sorte, je me demandais s'il n'y avait pas un dénominateur commun à leurs comportements, s'il n'y avait pas une raison suprême pour eux, dépassant toutes les petites raisons individuelles qu'ils avaient alors, de s'activer de la sorte. En y réfléchissant bien, la réponse la plus évidente me parût être la peur de la mort. C'est vrai, après tout, quel est le point commun absolu entre chaque être humain ? Sa condition d'individu mortel ! Le fait pour chacun d'entre nous de n'être que de passage dans cet espace au sein duquel nous évoluons. Or qu'il y a-t-il de plus horrible que l'idée de sa propre mort ? De se dire que la personne que l'on regarde tous les matins dans le miroir, viendra un jour à disparaître sans aucune autre forme de procès que celui que feront alors ceux qui restent. Un procès sur le contenu de la vie du défunt qui n'aura plus aucune possibilité de se défendre ou de s'excuser et dont le jugement final variera au gré des époques et de l'évolution perpétuelle des mœurs.

Oui, si les gens s'activent de la sorte, c'est pour oublier leur situation de mortel, pour s'en défaire durant le temps où ils sont occupés. Nelson Melody avait lui choisi la stratégie inverse. Celle de ne rien faire et de se mettre à l'écart le plus efficacement possible de toute forme de constatation de changement, car qu'est-ce que le temps qui passe ? C'est la pure évidence, la vision d'un ou plusieurs changements, qui font comprendre qu'il y avait un avant et qu'il y aura un après. Nelson Melody avait fui le temps qui passe, celui qui nous mène tous à notre disparition physique, en

s'isolant complètement de cette forme de constat, en restant bloqué sur un amour inassouvi. Paroxysme de ce comportement, je me souviens m'être rendue compte au milieu de ces réflexions que la maison de Nelson Melody ne comportait aucun miroir, aucune photo, comme pour également s'affranchir des effets du temps sur sa personne.

Je me mis soudainement à pleurer tandis que nous approchions de la vieille tour abandonnée de ce qui était le CHU de Poitiers. La vision de celle-ci, démontée progressivement par des grues gigantesques faute de pouvoir la détruire d'un seul et unique coup en la faisant exploser, me fit prendre conscience que j'allais rendre visite à un mourant, à un être qui n'allait prochainement plus partager mon espace-temps et rejoindre les rangs des empreintes, le rang des anciennes choses aux contours de plus en plus imprécis au fur et à mesure que s'écoule le temps. L'homme gara sa voiture devant un petit pavillon blanc, situé très discrètement derrière deux autres bâtiments bien plus grands.

« Vas-y, je reviendrai te chercher d'ici une heure ou deux, j'ai à faire en centre-ville. »

Et il partit, sans oublier de faire entendre au maximum possible le bruit de son moteur

« silencieux ». J'étais seule devant ce petit bâtiment, comme isolée du monde. En m'approchant, je vis, à côté de la porte d'entrée un petit écran indiquant très discrètement « Pavillon des derniers jours ». Ce n'était pas très gai mais au moins, on comprenait aisément quel était le rôle du bâtiment. Les portes automatiques s'ouvrirent devant moi et je pénétrais dans ce mouiroir aux murs écrans anciens, de ceux qui n'affichent que des variations de couleurs. Ici il s'agissait d'un vert qui tirait sur le foncé avant de revenir progressivement sur le blanc en passant par un de ces verts clairs qui me faisait penser à une quelconque jungle d'Afrique.

J'avais vers le mur écran d'information où s'affichait alors une simple question:

« Que puis-je faire pour vous ? »

S'engagea alors une discussion entre moi et une voix féminine émanant directement de cet écran.

« Je viens rendre visite à un ami à moi qui s'appelle Nelson Melody.

-Nelson Melody. Patient chambre 13. Mesure d'isolement demandée par le patient.

-Mesure d'isolement ?

-Mesure demandée par le patient afin de ne pouvoir recevoir de visite qu'en cas d'une acceptation préalable de sa part.

-Très bien alors demandez-lui pour moi.

-Comment vous appelez-vous ?

-Andréa Branier.

-Analyse faciale en cours... Oui, vous êtes bien Andréa Branier, 16 ans, résidant à Montamisé. Voulez-vous ajouter un motif à votre demande de visite ? »

J'aurais pu jouer la carte de l'humour, mais j'optais alors pour celle de la sincérité.

« Humm... Oui... Dites-lui que je viens lui parler du livre qu'il a écrit.

-Je ne suis pas convaincu d'avoir bien compris votre requête. Vous m'avez bien dit que vous venez lui parler du livre qu'il a écrit ?

-Oui oui, c'est bien ce que j'ai dit.

-Très bien, je transmets. Veuillez patienter en attendant la réponse de monsieur Melody. »

La réponse se fit attendre. Comme si Nelson Melody hésitait à me

voir. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'une jeune infirmière finit par venir vers moi. Il s'agissait de la seule personne physique que je vis travailler dans le pavillon. Peut-être était-ce vraiment la seule d'ailleurs. Cette grande brune me gratifia d'un sourire poli mais néanmoins enjoué avant de m'indiquer que Nelson avait accepté de me voir. Je lui emboîtais alors le pas, et c'est une fois devant une grande porte en verre marqué du chiffre 13 qu'elle stoppa pour m'indiquer que nous étions arrivées.

L'infirmière partit alors vaquer aux autres occupations que lui imposait sa fonction, me laissant seule devant cette porte qui ouvrait sans aucune forme de doute possible sur Nelson Melody fatigué et mourant dans un lit d'hôpital. Pour moi cette porte fermée ne donnait que sur un doute, celui de devoir le voir, de lui poser les dernières questions qui me brûlaient les lèvres suite aux révélations d'Ethan. Avais-je vraiment envie de voir cet homme, qui m'avait tant apporté, si proche de son dernier souffle, plus proche que toutes les personnes que j'avais pu croiser durant les jours, les mois, les années qui avaient jusqu'alors constitué ma vie ?

J'appuyais sur le bouton et la porte s'ouvrit devant moi. Je vis le lit qui était de dos par rapport à la porte d'entrée de la chambre, permettant au patient de regarder un vaste télé-écran qui affichait des paysages et diffusait des sons et des odeurs relaxantes.

« Alors tu as fait la connaissance de Léo, je suppose ? »

La voix de Nelson était fatiguée. À la fin de sa phrase, il toussota de la même manière qu'il avait pu le faire les mois précédents. Je m'en voulais encore que cela ne m'ait pas fait plus réagir, ne m'ait pas plus poussé à le forcer à consulter un médecin. J'étais pétrifiée à l'idée d'avoir une part de responsabilité dans l'état de Nelson Melody, pétrifiée à un tel point que je n'osais pas contourner le lit pour le voir. Ma gorge se noua et mes yeux s'embruèrent de légères larmes. Il me fallait cependant répondre.

« Léo ? Vous ne voulez pas dire Ethan par hasard ?

-Ah, il a envoyé son fils s'occuper de Râ donc. J'espère qu'il lui donne assez de pâté... » Toussotements.

« Pour ce que j'en ai vu, il en donne sûrement un peu trop. Mais Râ ne semble pas s'en plaindre.

-Ah ah... Il vaut mieux ça que l'inverse n'est-ce pas ?

-Oui c'est certain.

-Dis-moi Andréa...

-Oui ?

-Tu voudras bien t'occuper de Râ quand je serais parti ?

-Oui, lâchais-je dans un éclat de sanglot. »

C'était trop ! Il n'avait pas le droit de parler si calmement de sa fin prochaine. Pas avec la vie qu'il avait menée. Pas avec ce qu'il s'était imposé durant toutes ces années. J'étais si triste et lui paraissait si calme, ce n'était pas normal.

« Oh ma Andréa, il ne faut pas pleurer tu sais, c'est quelque chose qui serait arrivé tôt ou tard.

-Mais Nelson, plus personne ne meurt d'un cancer en 2064 !

-C'est bien ainsi. Jusqu'au bout je serais resté un anachronisme donc. C'est bien. Vraiment, c'est mieux comme ça.

-En quoi est-ce mieux ? Vous vous rendez compte que si vous m'aviez écoutée, vous ne seriez pas...

-Mourant ? Nous le sommes tous Andréa. Et même si cela ressemble à une phrase toute faite, ce que je veux surtout souligner c'est que je suis sur le point de mourir de la même manière que j'aurais vécu. Par inadvertance et sans me saisir pleinement des problèmes, les fuyant même.

-Vous n'êtes qu'un égoïste.

-Sûrement un peu oui... Mais pourquoi ne t'avances-tu pas ? Tu as peur de me voir dans cet état ? Je t'avoue qu'après m'être regardé pour la première fois dans un miroir depuis mes 27 ans, je ne suis vraiment pas beau à voir.

-Arrêtez.

-Allez, viens, laisse-moi te regarder autant de temps qu'il m'est encore possible de le faire. »

Je m'avançais, lentement et sans vraiment le vouloir, me plaçant entre le lit et le mur-écran. Je relevais la tête et posais mon regard sur Nelson Melody. Il était le même dans son lit. Seule une apparente fatigue générale constituait une forme d'altération physique au Nelson Melody que j'avais fréquenté durant toute cette année. Une pensée fugace germa alors dans ma tête et je ne pus réussir à contenir ce qui fut tout d'abord un sourire, mais qui vira rapidement au léger rire.

« Qu'est-ce qu'il y a ?, demanda-t-il, étonné.

-Non, c'est que vous vous ne vous êtes pas trouvé beau à voir en vous regardant dans le miroir depuis si longtemps, mais à vrai dire je ne vois rien de différent de d'habitude.

-Petite conne. Toi tu es toujours aussi moche aussi, tu sais. C'est étonnant quand même qu'avec l'évolution des technologies, tu ne te sois pas faite refaire la gueule, lâcha-t-il sur le ton de la plaisanterie.

-Je n'ai pas pu, j'étais trop occupée à m'occuper de vous. »

Toussotements. Des larmes coulèrent de ses yeux, mais je ne saurais jamais si elles étaient la conséquence de ma phrase, ou bien de sa toux.

« Bon sang, que je suis content de t'avoir rencontré. J'ai croisé dans ma vie des centaines, voire, des milliers de personnes. Certains n'étaient que de passage et j'en ai aujourd'hui jusqu'à oublié leur existence. Mais toi Andréa,

tu es de ces rencontres qui nous laissent une trace indélébile, de ces personnes dont on ne regrette pas d'égrainer nos minutes à leur contact. Même si aujourd'hui le sort en est jeté pour moi, je peux te dire que passer plus de temps à ton contact aurait été un véritable plaisir.

-Mais je ne suis qu'une adolescente, Nelson. Une fille qui ne comprend pas tout ce qui se passe en elle, dans sa tête, ses réactions, tout ça.

-Et tu ne comprendras jamais tout Andréa. Mais c'est intéressant de se dire que l'on ne se connaît jamais complètement. Regarde, il y a un an, je n'aurais jamais imaginé que surgirait une fille comme toi de ce monde que je m'évertuais à fuir. Une personne curieuse, qui absorberait tout ce que j'aurais à lui transmettre et s'intéresserait à ce que je suis.

-Tout le monde n'était pas plus ou moins comme ça à votre époque ?

-Non Andréa, loin de là. À cause des incertitudes du monde, du terrorisme, des crises financières, les gens se réfugiaient dans la simplicité et le tout-fait. J'ai vécu la période où le monde a commencé à tourner et bifurquer vers ce qu'il est devenu aujourd'hui. Un gigantesque mensonge, celui qui fait croire aux gens qu'ils peuvent être pleinement heureux en restant dans l'ignorance et en recherchant perpétuellement la jouissance. Non, à l'époque déjà avec mes centres d'intérêts et mes connaissances, je faisais figure d'exception. Tout comme toi à présent.

-Grâce à vous... »

Je pleurais de plus en plus fort, mon nez se bouchait progressivement et j'allais vers la tablette du lit où se trouvait un paquet de mouchoirs dont j'extirpais deux ou trois éléments.

« Non, grâce à toi Andréa. C'est toi seule qui a décidé d'accepter ce que j'avais à t'offrir. Tu aurais pu également ne jamais revenir me voir et m'oublier, mais tu ne l'as pas fait, tu as continué à me rendre visite régulièrement.

-Et comment je vais passer le temps sans vous maintenant ? Où vais-je trouver autant de connaissances que celles que vous pouviez m'apporter ? Internet n'est plus une source fiable et les seuls livres qui existent encore sont inatteignables.

-Et bien ce sera à toi de le trouver, de l'inventer. Enfin, à ce que tu m'as dit, tu l'as déjà fait avec le site internet que ton frère et toi avez créé. Si tu veux faire bouger les choses... »

Toussotements.

« ... Si tu veux faire bouger les choses, tu en as les moyens. Et puis tu as aussi ce talent d'écriture. Je ne te l'ai jamais dit mais tu es très douée. L'histoire que tu écris est superbe et il faut que tu me promettes que tu la concluras.

-Je vous le promets Nelson.

-C'est bien. Ne fais pas la même erreur que les artistes de ma génération en te préoccupant plus de ton image que des idées que tu développes, ou en abandonnant une fois le succès populaire disparu. Fais comme Bowie, continue à créer, toujours, à exprimer tes ressentis et tes opinions au fur et à mesure que tu vieillis et que tu évolues. Si tu dois essayer de changer quelque chose, fais-le à ta manière, quelque soit ton âge, ton origine. Si les gens ne te croient pas, convaincs-les et si tu n'y arrives toujours pas, laisse le temps faire son effet et regarde-les se ranger à ton point de vue et aux évolutions dont tu es l'origine.

-C'est optimiste Nelson.

-Non, je suis un rêveur, et je te rêve l'avenir que tu mérites. Respecte toujours le rêve, il s'agit du carburant de toute révolution. Et n'oublie surtout jamais que toute seule tu n'arriveras à rien. Entoure-toi et bien comme il faut. Ne t'isole jamais comme moi. Aime, déteste, subit, impose, accepte, refuse, dévore chaque instant devant toi comme s'il ne devait

jamais revenir et ne regrette rien. »

Toussotements violents. Sang aux commissures des lèvres. Je pleure toujours autant.

« Ça va aller Nelson ?

- Oui, oui... Je suis habitué maintenant. Donc apparemment tu as appris que j'avais écrit un livre ?

- Oui... Cet Ethan n'a pas su me donner le titre exact.

- Tu te rappelles « l'histoire de Melody Nelson » ?

- Bien sûr.

- Quelle chanson de cet album correspondrait à la fin d'un amour ?

- Humm... « Cargo culte » ?

- Tu as ton titre.

- Et pourquoi m'avez-vous menti Nelson ? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité pour Lisa ? Sur le fait que c'était elle qui ne voulait plus vous parler. Et pourquoi m'avoir fait croire tout ce temps que vous n'aviez jamais rien terminé alors que vous avez publié un livre ?

- Mais Andréa, tout simplement parce que j'en ai honte. Le fait d'aimer toute sa vie une fille qui n'a jamais voulu de vous n'est rien à côté du fait d'avoir trouvé comme seul moyen pour tenter de lui plaire, l'idée d'écrire un livre. Un livre pour lui crier mon amour et voir tous ses efforts soldés par un échec complet et total alors que, pour peut-être la seule et plus grande fois de ma vie, j'étais parvenu à vaincre mes démons et à finir ce que j'avais entrepris. Je ne voulais pas que tu retiennes de moi, en plus de mes années d'isolement, le fait que la seule réussite de ma vie ait été un livre écrit par amour pour une fille qui m'a rejeté consécutivement à la publication de celui-ci. L'image d'un mec dont le seul succès n'avait pas abouti sur son

objectif originel mais sur son contraire le plus absolu. Cela me paraissait encore plus ridicule que le fait de n'avoir eu aucune réussite. »

Je comprenais ses raisons. Même si ça n'avait pas été le cas, je n'avais de toute façon pas le cœur de contre-argumenter.

« Nelson...

- Oui Andréa ?

- Je peux vous promettre quelque chose ?

- J'ai toujours trouvé ridicules les promesses faites aux mourants mais vas-y. De toute façon je n'ai plus le cœur à te refuser quoi que ce soit.

- Nelson, je vous promets qu'un jour j'écrirais notre histoire. Et que si j'en trouve les moyens, je la ferai publier. Pour qu'à tout jamais vous existiez et que toutes les personnes qui le lisent sachent qui vous étiez. »

Cette fois-ci, il pleurait consécutivement à ce que je venais de lui dire.

« Oh Andréa... Où que je sois, et si on m'en laisse la possibilité, j'adorerais voir ça. Peut-être que je le lirais dans mes vieilles carrières.

- ...

- Qu'il y a t'il Andréa ?

- Nelson, je suis allé voir vos carrières.

- Ah et alors ?

- Elles sont magnifiques, lui mentis-je.

- Ah, ils n'ont pas touché à mes carrières donc. Je suis content. Rejoins-y moi si tu veux, le plus tard possible, mais je t'attendrai.

- Oui je viendrai Nelson.

- Peut-être que mes amis et les membres de ma famille ne m'auront-ils pas totalement oublié et qu'ils me pardonneront mes erreurs. Peut-être que je ne

serais pas seul pour t'accueillir Andréa. Il ne faudra pas que cela t'effraie, ce ne sont que des gens bien.

- Ça ne m'effraiera pas Nelson.

- Bien, très bien. C'est très bien. Même si j'ai l'étrange sensation de vivre cette scène de Rocky III où Mickey le vieil entraîneur meurt dans les bras de son boxeur Rocky, qui lui ment en lui racontant qu'il a gagné le combat pour le laisser partir en paix... »

Nous rimes.

« Andréa...

- Quoi ?

- Chante-moi une chanson s'il te plaît.

- Quelle chanson ?

- Celle que tu veux. »

Je pris le temps de la réflexion.

« Je crois qu'elle est de circonstance, mais ce n'est pas une chanson qui se chante. Celle-ci se déclame telle une poésie. »

Je me mis à chanter.

"Où es-tu Melody et ton corps disloqué
Hante-t-il l'archipel que peuplent les sirènes
Ou bien accrochés au cargo dont la sirène
D'alarme s'est tue, es-tu restée"

Non Andréa, contrairement à ce qu'imagine le narrateur de l'histoire de Melody Nelson, mon corps hantera ma maison et mes carrières. Et si je dois rester accroché à quelque chose jusqu'à ce qu'il se taise, j'espère que cela sera à ton cœur. Excuse-moi Andréa, mais je vais faire une sieste. Je ne veux pas être fatigué pour retrouver ma mère. »

Après-propos

Nelson Melody partit dans la nuit. Je crois qu'il aurait préféré que cela se fasse chez lui mais il n'avait pas tenu assez de temps pour que l'on puisse le ramener. Le transfert était prévu le lendemain matin.

Que me reste-t-il de Nelson Melody ? Vaste question...

Matériellement, Nelson m'a tout légué. Son chat, finalement parti rejoindre son maître quelques années plus tard. Il est enterré dans le jardin à côté d'Hélios et des autres chats qui lui ont succédé. La maison aussi – vous l'aurez peut-être deviné – m'appartient désormais. Celle-ci contient toujours la collection de livres de Nelson Melody, mais aussi beaucoup de mes souvenirs. Je l'ai gardé telle quelle. Les livres sont encore renversés au sol et *Utopia* en mille morceaux dans la mezzanine. Quand j'y retourne, j'ai comme la sensation que je vais le croiser au détour d'une des pièces, comme si il était toujours là. Au début j'ai dû puiser dans l'argent qu'avait placé Nelson pour pouvoir l'entretenir et payer les impôts, puis avec les ventes de mes livres les choses ont changé progressivement.

La transition est toute faite avec la question de ce qu'il me reste d'immatériel de Nelson Melody.

La première chose qui me vient à l'esprit est le plaisir d'écrire des livres et de réussir à produire des choses qui plaisent à assez de personnes pour que je puisse en vivre. Des choses qui amènent potentiellement ceux qui les lisent à réfléchir et évoluer. Transmettre tout simplement est une nécessité que j'ai sans aucun doute héritée de lui.

Il y a aussi bien entendu, indirectement, l'épopée des McFly's. Simplement site internet avant de devenir au fur et à mesure de son expansion, l'une des ONG les plus influentes au monde, responsable du retour de la propagation de la culture dans le monde ainsi que du retour des

livres. Il faut bien avouer que nous avons été bien « aidés » mon frère et moi par ce que les économistes d'alors ont appelé « l'apocalypse économique » avec la crise des années 2070 et la fin de l'illusion d'un monde perpétuellement en équilibre. Dans cette situation, la culture est redevenue pour certains un refuge, le futur une source d'inquiétude, et le regard vers le passé l'assouvissement d'un besoin de recherches de repères. Ce qui n'avait alors plus rien de honteux. Au milieu de ce monde qui basculait, nous avons apporté l'aide que nous pouvions apporter aux gens.

Plus généralement, il y a aussi ma vision des choses, sur le monde, le temps, l'amour, l'amitié, mais aussi tous ces éléments de culture. Nelson ayant incarné pour moi une figure faisant autorité dans ces domaines à ce moment de la vie que l'on appelle adolescence, ces opinions sur ces questions restent encore aujourd'hui ancrées en moi.

Un jour, lorsque j'ai raconté dans le détail mon histoire avec Nelson Melody à mon fils, il m'a demandé s'il n'avait pas été comme mon grand-père. Je pense que dans une certaine mesure si. En fait Nelson avait été à la fois mon grand-père, mon Doc, mon V, mon Morphéus. Il avait été ce personnage dans ma vie que l'on retrouve dans toutes les histoires reprenant la trame du mono-mythe, celui du mentor, celui qui permet au héros de libérer pleinement son potentiel et trouver sa place dans son histoire.

Aujourd'hui, ma génération est constituée d'une majorité de personnes qui se complairont dans leur rôle de grands-parents et ne fuiront pas pour une quelconque destination exotique afin de se cacher pour mourir. Je ne sais pas si la normalité réside dans ce fait, mais c'est un constat que je fais. Ma génération n'a pas eu la chance de connaître cela mais moi j'ai eu le privilège d'avoir une sorte de grand-père, proche et présent pour moi, m'apprenant des choses de son époque. Je remercie

encore aujourd'hui le hasard ou la forme quelconque de divinité ou de destinée ayant mis Nelson Melody sur mon chemin.

Pour ce qui est de mes parents, ils ont continué à vivre leur vie. Ils se sont vaguement réjouis de mes « succès » littéraires mais n'ont jamais dû prendre le temps de lire un seul de mes livres. De la même manière qu'ils se sont réjouis de la naissance de mes enfants mais sans ne jamais venir les voir. Ils ont sûrement souffert du dérèglement de l'économie mondiale mais ne m'en ont jamais fait part. Comme vous l'aurez compris, l'adolescente que j'étais en a beaucoup voulu à ses parents, dont elle attendait autre chose. Avec le recul, je pense qu'ils n'ont fait qu'être comme tous les membres de leur génération, mais que ma différence m'avait amené à ne pas pouvoir me contenter de cela. Comme je le dis au début de ce livre, même si je ne suis pas devenue ce qu'ils espéraient, je suis aujourd'hui ce que moi j'ai voulu être et, malgré tout, ils ont une part de responsabilité conséquente dans cela.

Beaucoup de personnes m'ont demandé durant la rédaction de ce livre quel en était le sujet. Je suis bien en peine – encore aujourd'hui – en écrivant cet après-propos, de répondre à cette question. Est-ce un livre sur le temps qui passe ? Est-ce un livre sur l'amour ? Est-ce un livre sur la culture ? Aucune réponse n'est pleinement satisfaisante mais si j'étais dans l'obligation d'en donner une, je crois que je dirais qu'il s'agit ici d'une œuvre traitant de la vie en général, des soubresauts qui l'animent, parfois infimes, parfois conséquents et qui nous amènent tous à changer, évoluer, devenir ce que nous sommes. Car la vie n'est finalement qu'une succession de renouvellements et même Nelson Melody n'y a pas échappé et a fini par être rattrapé par le changement perpétuel que nous impose l'écoulement du temps. Oui c'est ça, si je devais répondre, je dirais que c'est un livre sur la vie en général et les hasards qui la composent.

Je ne sais pas vraiment quoi rajouter pour conclure. Je pourrais vous dire que je suis finalement tombée amoureuse de Simon, ce jeune homme qui étudiait la littérature à la Sorbonne et que nous avons recruté mon frère et moi pour nous aider à modérer le site des McFly's. Nous avons eu 4 enfants ensemble et son père a été l'éditeur qui m'a laissé ma chance et qui a bien voulu – le premier – aller à l'encontre de la législation mondiale pour produire de nouveaux des livres au format papier. Mais cela, finalement, relève plus de l'anecdote que du détail vraiment intéressant. Tout comme le fait que nous ayons fait intégralement « nettoyer » les carrières d'Ensoulesse. Quoi que... Une fois que la végétation a commencé à y reprendre ses droits, cela ne m'a pas paru inintéressant, loin de là.

Quel comble, Nelson Melody avait passé sa vie à avoir peur du temps qui passe et donc de sa mort pour finalement mourir paisiblement et moi je suis angoissée à l'idée d'écrire mes dernières lignes, mes derniers mots, mes dernières lettres. Regardez, j'en rajoute des tonnes pour ne pas conclure. Je ne sais pas ce qui est le plus dur. Se dire que je finis un livre pour la dernière fois ou bien le fait que celui-ci ne soit pas assez bien pour Nelson Melody.

Il me manque. Il n'y a pas une semaine ou je ne pense pas à lui.

Vous ne lirez plus rien de nouveau de ma part après ces lignes. Nelson m'avait recommandé sur son lit de mort de faire comme Bowie et de toujours écrire, créer mais il m'avait aussi conseillé de bien m'entourer et de profiter du temps que j'ai à passer avec eux. Je m'en vais donc vivre mes derniers instants en famille. Comme je vous l'avais annoncé en début de livre. Me connaissant, je ne sais pas si je m'y tiendrais jusqu'à la fin de mes jours, mais je vous assure que je vais essayer de m'astreindre au silence.

Je conclurai tout ceci de la manière suivante. En vous assurant que je

n'espère que deux choses. Que tout se passe du mieux possible pour vous ainsi que pour mes proches, et que, au milieu de tous ceux qu'il aime, Nelson m'a réservé une place sur un de ces vieux blocs de calcaires qui jonchent les vieilles carrières d'Ensoulesse. Peut-être parlerons-nous de nous. Peut-être resterons-nous silencieux. L'essentiel sera de nous revoir, tout simplement, conscients l'un comme moi que chaque présence est gratifiante et se suffit à elle-même.